

La Gazette du 54 n°5

Bibliothèque des Amis de l'Instruction du 3^{ème} arrondissement

Printemps 2018



Sommaire

- *Le mot du Président (p.2)*
- *Jacqueline Guilbaud (p.3)*
- *Les deux tampons de Montreuil (p.12)*
- *L'éducation populaire à Montreuil (p.25)*
- *Conférences et rencontres du 54 (p.35)*
- *Outils de recherche (p.38)*
- *In memoriam Renaud Gagneux (p.40)*

Le Mot du Président

par Michel Roszewitch.

Pour cette gazette du printemps, un peu de gris, avec le décès de Nicole Courtine, ancienne présidente à qui on doit tant, et **un peu de vert** (ô combien), en commémorant les cent ans de Jacqueline Guilbaud, notre chère présidente d'honneur.

Ensuite, une enquête passionnante, qui m'a conduit dans les sous-sols de la bibliothèque de Montreuil, en passant par les archives municipales et bien sûr à travers les explorations des richesses disponibles sous internet.

La BAI s'est toujours inscrite dans le mouvement de l'éducation populaire. Philippe Hivert nous propose un article illustrant les expériences et réalisations effectuées à Montreuil sous bois, ville pionnière dans ce domaine depuis la fin du XIX^e siècle.

Hélène Personnaz nous propose un compte-rendu des conférences et rencontres récentes, que vous pouvez toujours écouter sur notre site, à travers le kiosque à conférences (riche de plus de 175 enregistrements). On notera que le nombre de manifestations à la BAI a plus que doublé depuis ce début d'année, avec l'apparition des **Rencontres** du samedi après-midi.

Enfin, les chercheurs apprécieront les conseils prodigués par Louise Oudin, que j'ai mis personnellement en pratique.

J'ajoute également qu'après 30 ans de récolement de notre fonds, grâce en particulier au travail de Jacqueline Guilbaud, Pierre Thuillier-Vidal et Micheline Rodot, pour les plus anciens, nous terminons ce travail monumental et devrions pouvoir mettre à disposition un catalogue informatisé sur notre site internet. (1600 notices sont déjà disponibles parmi les 20 000 ouvrages que nous possédons, dans la rubrique *Catalogue*)

Bonne lecture !

Jacqueline Guilbaud, vous avez dit quel âge ?

La dernière assemblée générale de la BAI, ce 28 janvier dernier, s'honorait de la présence de Jacqueline Guilbaud, qui fêtait ses cent ans quelques jours plus tard. Née le 3 février 1918, la présidente d'honneur de notre association, avait évoqué, voici quelques mois, certains épisodes de sa vie et ses souvenirs de la BAI lors d'une conversation avec Michel Roszewitch. En voici l'écho. Il témoigne de la vivacité d'une dame dont la fraîcheur intellectuelle ne le cède en rien à la forme physique : randonneuse dans Paris, elle grimpe ses cinq étages à pieds "sauf si [elle est] très chargée"...

L'évocation de la vie personnelle est très liée à ces événements, les guerres, qui bouleversent les parcours individuels. Et l'on verra comment un hasard tragique de la guerre conduisit Jacqueline vers la Bibliothèque Nationale et, de là, à la BAI.



Jacqueline Guilbaud en février 2018 : cent ans !

« Je suis née à Paris. Mon père était parisien. Il est né dans le X^{ème} arrondissement. J'ai oublié sa date de naissance. Son père était fleuriste à Wissembourg. À l'issue de la guerre de 1870, cette ville alsacienne est devenue allemande. Mon grand-père a choisi la France et est venu, avec seulement trente kilos de bagages, dans un de ces trains qui amenaient les réfugiés à Paris. Il avait mis quand même des bijoux dans ses chaussettes. La plupart des Alsaciens se sont installés dans le X^{ème} arrondissement. D'après Maman, il était fleuriste mais de fleurs en tissu, pour mettre au chapeau des dames, comme cela se faisait beaucoup à l'époque. Cela l'avait beaucoup chagriné de quitter son pays, ses amis, sa famille.

Mes parents se sont rencontrés au bal du 14 juillet qui était, paraît-il, le plus sélect de Paris. Maman, qui était née en 1893, dont les parents n'aimaient pas sortir, était venue avec sa marraine et son parrain. Le jeune homme qui dansait si bien et la jeune fille qui était si mignonne se sont plu. Les parents se sont rencontrés. Avant qu'ils ne se marient, il y a eu un voyage, accompagné, bien sûr, au bord de la mer, à Paris-Plage. Ils avaient pris un train, Maman avait été émerveillée. Ils se sont mariés en 1911, je crois, à Saint-Leu, une église à l'entrée des Halles, parce qu'ils habitaient par là. C'est une petite église car elle avait été coupée en deux lors du tracé des boulevards de Strasbourg et de Sébastopol. Après, ils sont venus sur le Quai Valmy. 1911, je ne sais plus si c'est leur mariage ou la naissance de mon frère. J'avais un frère. Il a été fait prisonnier pendant la seconde guerre mondiale, ça l'a beaucoup perturbé. Et plus encore lorsque mon père a été tué.

On avait une petite maison à Villebon sur Yvette, avec un grand jardin, on y passait nos vacances. C'était à 30 km de Paris, mais on avait l'impression que c'était très loin. On faisait les malles, on emportait des livres, on passait là tout l'été. La maison n'était pas confortable, mais il y avait le jardin, c'était agréable. Le grand-père s'occupait beaucoup du jardin. Par contre, Papa, la culture, ça ne l'intéressait pas du tout ; il ne savait pas faire la différence entre une pivoine et une carotte, ça désolait mon grand-père.

Les Allemands occupaient le Fort de Palaiseau en 1943. Le 25 août, jour de la saint Louis, Maman avait réussi à avoir de la farine, du sucre et avait fait un gâteau. Ça tirait de tous les côtés. Comme chez les Allemands, les hommes étaient sur le front, ils étaient souvent remplacés par des femmes qui faisaient la police dans Paris, qui conduisaient, etc. Là, elles étaient dans le Fort de Palaiseau et tiraient sur les avions anglais et il y a un obus de DCA qui est tombé dans le jardin au moment où mes parents allaient se réfugier à la cave. Ils ont été blessés tous les deux. C'est le laitier qui avait une voiture avec un gazomètre qui est venu les chercher, un médecin est arrivé, on les a mis sur un matelas et on les a emmenés dans une clinique à Palaiseau. Là, on a essayé de soigner Papa, on lui a coupé les jambes, mais il est mort dans la nuit. Tandis que Maman a survécu ; elle a été blessée aux jambes mais elle a repris. Avec ma sœur, nous étions en vacances aux environs de Paris, chez des cousins ; ils ont su que le malheur était arrivé mais ils nous ont laissé prendre le train tranquillement, sans nous préciser vraiment ce qui nous attendait ; nous avons pris nos vélos boulevard Magenta et sommes allées à la clinique. Papa était mort, Maman était blessée. Je ne m'étais jamais occupée de choses comme ça, je faisais mes études, j'allais au concert, au théâtre avec ma sœur, avec des amis. Mon frère était prisonnier, donc il a fallu que je me débrouille avec les papiers, les gendarmes qui sont venus faire un constat. Papa a été enterré à l'église de Palaiseau, au cimetière de Palaiseau et Maman est restée à la clinique, alors je prenais mon vélo, j'allais la voir, la soigner. Tout d'un coup, c'était le ciel qui me

tombait sur la tête. Je n'avais pas l'habitude de ça, il fallait aussi que je m'occupe de l'appartement de Paris. Mais je pense qu'on est aidé dans ces moments-là, j'ai fait tout ça sans me poser de problèmes. Moi qui étais toujours discrète dans mon coin, j'ai remué le ciel et la terre.

Mon père avait travaillé chez les frères Boussac, dans les tissus. Il avait eu d'abord un petit magasin à lui dans la rue du Sentier. J'adorais ça, ça sentait le tissu, il avait un seul ouvrier qui déballait des tissus comme ça, j'étais enchantée ; il y avait une pièce où l'on mettait les réserves et qui comportait un petit monte-charge et, comme j'étais petite, on me mettait dans le monte-charge. Pour moi, c'est un souvenir formidable, ce coin-là, la rue du Sentier. Mon père était très confiant, il s'est associé avec des types un peu véreux qui se sont occupés soi-disant du magasin. Lui, il avait de grandes idées humanitaires. Pendant la guerre de 14, il avait rencontré un Allemand qui lui avait dit : "Ne tire pas sur moi, car moi j'ai des enfants, comme toi", alors il s'était dit : "Qu'est-ce que je fais là, c'est complètement idiot !". Après, il est allé du côté de la Société philosophique de France, il a cru à la réincarnation... Avec ses idées humanitaires, il ne s'occupait plus de son magasin, et les associés, c'était pain béni pour eux. Il a fait faillite, et comme c'était lui le responsable, c'est lui qui a eu tous les ennuis.

Et donc là, à sa mort, j'ai remis les pieds sur la terre, il fallait que je m'occupe de tout. Ma sœur Jeannine est entrée à l'Office des Changes, grâce à un ami de Papa. Elle faisait du droit mais elle n'avait pas fini, elle a terminé en suivant des cours du soir. Moi, j'ai erré pendant un moment. Je n'étais pas pupille de la nation, ma sœur oui, moi, juste pendant quelques mois, j'avais 21 ans. J'avais fait des études à la Sorbonne ; mais comme je faisais un diplôme à l'école du Louvre, je pensais que je pouvais avoir une place au Louvre. Un conservateur que je connaissais et qui était très sympathique m'a dit : "Ce n'est pas possible, le Louvre a déménagé, il est dans les châteaux, pour l'instant, on n'a rien, on n'a que des doubles pour montrer aux Allemands ainsi que tous les trucs moches, donc c'est pas la peine, là y a pas d'avenir." Il fallait que je gagne ma vie, je n'avais pas un sou. Son assistante qui se trouvait là m'a dit qu'elle allait peut-être me trouver quelque chose. Au bout d'un certain temps, sa sœur, Mademoiselle Chabrier, qui travaillait à la Bibliothèque Nationale, m'a contactée : "C'est très bien parce qu'on emploie des chômeurs intellectuels." J'ai dit : "Qu'est-ce que c'est que ça ?" Je ne me considérais pas comme chômeuse, ça m'avait choquée. Elle m'a dit : "C'est pour employer des gens qui n'ont pas de travail, on va vous donner un poste." Et je suis entrée là, au fonds Le Senne, qui concernait l'Histoire de Paris. Il n'y avait là que des écorchés : des garçons qui fuyaient le départ en Allemagne, une fille avec qui je suis restée très longtemps et qui était juive. Moi, je ne savais pas trop ce que ça voulait dire, elle est juive, bon bah, elle est juive, moi je suis catholique, j'ai fait ma communion, mais c'est tout, y a pas de quoi... Elle était très triste, elle était en deuil comme

moi, et puis on a commencé à parler, elle m'a dit : "Toute ma famille habite Dijon, mon père et mon frère ont été emmenés et ils ont été fusillés."

Jean-Pierre Seguin était le chef du fonds Le Senne. Il était très strict. Le premier soir, j'ai dit à Maman : "Je suis avec un gars, il est pas sympathique, il est dur, il est sévère." Il faut dire que le conservateur en chef venait surveiller. Il disait : "Comment, vous n'avez fait que dix livres dans la journée, ça n'est pas possible ! Vous bavardez au lieu de travailler ! Alors, Seguin, faites-les marcher, quand même !"

À 10 heures, on avait du bouillon, mais pas plus de 10 minutes. Ça nous réchauffait. À quatre heures, on avait encore le bouillon. On gelait. On travaillait avec des mitaines. Et après je suis montée à la Réserve, c'était 14 degrés pour ne pas abîmer les livres. C'était pas chaud non plus ! Mais avant d'aller à la Réserve, je suis restée au fonds Le Senne pendant un moment. Aux périodiques, il y avait des quantités de journaux, un gros poêle derrière le bureau du bibliothécaire, avec un tuyau qui montait jusque sur le toit. On faisait des boulettes de journaux, on les mouillait et on les laissait sécher, ça faisait un combustible. On apportait des briques, on les mettait sous nos pieds. On faisait aussi des boulettes de papier à la maison avec Maman, on ramassait tous les journaux qu'on pouvait trouver, ça faisait une flamme et tout le monde se mettait autour. Et nous on avait la chance d'avoir ce jardin à Villebon sur Yvette ; quand je revenais, je transportais des bûches, mais déjà trois bûches, c'est lourd. Et puis je ne voulais pas que ça se voie, je mettais ça dans un torchon pour les apporter à la Bibliothèque Nationale. Oui, c'était des écorchés. Il y avait un chanteur de l'Opéra, il y avait une dame qui faisait du théâtre. Un jour, elle me dit : "Approchez-vous de moi" et elle me souffle, presque sans ouvrir les lèvres : "Est-ce que vous voulez du poisson ? J'ai du poisson. Demain je vous en apporterai, prenez un journal." Et le lendemain, elle avait le poisson. Je l'enveloppe dans le journal, je le garde dans ma sacoche où je mettais mes livres et mes affaires. À la fin de la journée, quand j'ai montré ça à Maman, elle m'a dit : "Ce n'est pas un poisson de rivière, c'est un poisson de mer. Est-ce qu'il a remonté la Seine ?" C'était délicieux. On a tout mangé jusqu'aux arêtes, il n'est rien resté.

J'ai donc continué à travailler à la Bibliothèque Nationale, j'étais à la Réserve et j'y suis restée jusqu'à ma retraite. J'aimais bien ce que je faisais, ça c'était formidable. Mais quand j'ai cessé d'exercer, ça a été une vraie joie. Je me suis dit tout d'un coup : il n'y a plus d'horaires. Comme j'avais les clés de la Réserve, il fallait que je regarde si c'était bien fermé, si les armoires, ceci, cela, si le soleil n'entrait pas... [gros soupir] plus de réunion, plus de comptes-rendus au conservateur en chef. Et puis il y avait toujours des visites, des gens importants, le conservateur du British Museum, des gens comme ça. Dans ces cas-là, on sortait des Bibles, les documents

précieux, même des documents récents qui venaient d'être donnés ; on faisait aussi de petites expositions, on avait des vitrines dans le vestibule, de chaque côté pour mettre les derniers dons ou les dernières publications remarquables, faits par des artistes.

C'est par une collègue, Josée Beaud, que j'ai découvert la *Bibliothèque des Amis de l'Instruction*. Au moment du colloque organisé par la BAI en 1984, elle m'a dit : "Je m'occupe d'une petite bibliothèque qui est à côté de chez moi, si vous pouviez me rendre service. On organise un colloque et on a besoin d'aide." C'était un dimanche. Je suis allée pour le colloque, il y avait Madeleine Rebérioux, Pascale Marie, etc. C'était très sympathique. Et puis après, Josée qui y allait tout doucement avec moi, m'a dit : "Si vous pouviez venir, une fois, en fin de journée, tenir une permanence." Alors j'avais décidé de venir le lundi. Je me dépêchais de quitter la Bibliothèque Nationale et je venais ici. Là encore, j'ai eu froid ! Marie Bertrand, voyant qu'il faisait si froid, a apporté une petite chaufferette. Mais il ne fallait pas brancher en même temps l'éclairage parce que cela faisait sauter les plombs. Monsieur Dominati, qui était maire du III^{ème} arrondissement et faisait le tour du quartier avant les élections, est passé ici. On l'a reçu, avec un petit apéritif. Il a vu dans quelles conditions on travaillait. Alors il nous a d'abord donné la cave. Jusque là, on n'avait que le petit espace en bas de l'escalier qui descend au sous-sol et on y rangeait les balais. Il y avait une porte qui donnait sur la cour de l'école et les gamins venaient se cacher dans toute la partie de la cave qu'on a maintenant. La porte a été condamnée et nous avons pu récupérer ce grand espace. Et puis, comme il faisait vraiment froid, il nous a fait installer le chauffage central qui est en communication avec celui de l'école. Les gardiens de l'école, Monsieur et Madame Brancourt, s'occupaient du courrier.

À part la cave, c'était comme maintenant. Il paraît qu'autrefois à la place du placard du premier étage, il y avait une porte de communication avec l'école.

J'essaye de faire le tour des personnes qui étaient ici lorsque je suis arrivée. Madame Mathieu, j'ai repensé à elle lorsqu'on a retrouvé les crânes des moines de Tibhirine ; son oncle en faisait partie. À l'époque où l'affaire s'est produite, si son mari devait sortir, elle rentrait chez elle pour le cas où il y aurait eu un coup de téléphone. Monsieur Mathieu s'énervait car il trouvait que les gouvernements ne faisaient rien. Elle s'occupait beaucoup des soirées de lecture parce que son mari avait beaucoup de relations. Il avait un poste important. Il était copain avec le maire. Il connaissait des gens dans les sphères supérieures, elle donnait des coups de téléphone et elle arrivait toujours à trouver des gens. On en parlait avant, bien sûr. C'était parfois elle qui faisait la présentation, mais c'était un peu sec, alors j'intervenais un peu pour présenter et je remerciais après.



1991. Amanda Mazoyer, Jean-Louis et Mathilde Bertrand, X, Marie Bertrand
Daniele Majchrzak, X, Jacqueline Guilbaud, Nicole Courtine, Xéna Mercouroff

À l'époque, il y avait des permanences plusieurs fois par semaine. Le dimanche matin venait souvent Xenia Mercouroff. C'était une Russe blanche, elle avait travaillé dans les ambassades, son mari aussi. Elle venait ici, elle avait toujours des robes en satin, en soie. Je lui disais toujours : « Mais, mettez un tablier ! » Elle disait qu'elle n'en avait pas besoin. Elle faisait les vitres, elle faisait le ménage avec ses robes de soie. Elle était formidable, d'une gentillesse... Il y avait Josée Beaud qui habitait en face, Marie Bertrand. C'est le côté affectif qui reste. Elle était tellement charmante. Son fils en sortant de l'école, il s'amenait en patins à roulettes. Elle disait : « Oh, tu vas abîmer le carrelage. Si Nicole [Courtine] te voyait ! » Sa fille, [Mathilde Bertrand, membre du bureau de l'actuelle BAI], on l'asseyait sur les marches.

C'est Martine Cotrel qui était à l'époque la présidente. Elle était bibliothécaire, à la bibliothèque Faidherbe, dans le XI^{ème} arrondissement. Quand on a fait le désherbage, tous les livres dont on s'est séparé ont été envoyés là-bas. Jean-Louis Bertrand était déjà trésorier. Il comptait les billets, qu'il préférait aux chèques, puis il les mettait dans une sacoche et allait avec les billets de banque à la poste.

Il représentait la bibliothèque à la fédération des BAI. Il en restait encore quelques-unes. Celle du XIV^{ème} a vite disparu. J'avais demandé à la mairie, mais ça n'avait pas l'air de les intéresser du tout. Et puis une dans le V^{ème}.

Les bibliothécaires étaient assez nombreuses parmi les sociétaires. Moi, j'étais imprégnée par la BN. Donc, je disais, il faut prendre le livre comme ça, il faut faire attention à ceci, à cela quand on fait le catalogue, car on a fait un petit bout de catalogue. On a travaillé à partir des fiches qui sont dans le meuble qui est encore ici. J'avais commencé un petit travail à partir de celui qui avait été fait par les premiers bibliothécaires qui n'étaient pas bibliothécaires... C'était des gens du quartier qui, à la création de la BAI, avaient confectionné des fiches souvent très mal écrites, parfois illisibles. Alors j'avais commencé à recopier ces fiches pour les faire correctement. Et puis en même temps ça m'amusait, c'était sympathique. L'équipe était sympathique.

On a reçu deux fois Monsieur Dominati, le maire. On avait fait de bonnes choses à boire et à manger. On avait sorti les pièces précieuses, les registres d'en haut pour lui montrer.

Il y avait beaucoup de visites le jour du patrimoine. Moi, j'ai fait venir toute ma famille pour aider, mon mari, mes fils. Il fallait surveiller. On avait une chaîne qu'on mettait pour qu'il n'y ait pas trop de monde en haut. Forcément, les gens viennent, ils prennent les livres, ils les ouvrent ; alors, il fallait vraiment surveiller de près.

Il y a eu du prêt, mais pas très longtemps, parce que les livres ne rentraient pas. Moi, ça m'a choquée.

Quand j'ai été présidente, j'ai eu des responsabilités. Alors il a fallu que j'aille à la Mairie. C'est curieux, je suis plutôt, pas timide, mais un peu réservée. Je ne vais pas facilement trouver le Président de la République. Mais pour ces trucs là, j'avais complètement changé de personnalité. Je suis allée trouver le maire, je suis souvent allée voir madame Macé de l'Épinay qui était en charge de la culture à la Mairie de Paris. J'ai été éblouie par l'Hôtel de Ville. La première fois que je suis arrivée, un appariteur m'a accompagnée. J'ai marché sur des tapis pour aller dans son bureau, d'une épaisseur absolument incroyable... Je me suis dit : c'est la Mairie de Paris, c'est pas la Mairie d'un village, c'est quelque chose. Elle a été très charmante. Elle a demandé à venir voir la Bibliothèque. On l'a invitée. »

Michel Roszewitch : « Moi j'ai le souvenir de cette bibliothèque où les permanences tenaient un peu de la réunion de quartier. Il y avait des gens qui travaillaient au premier étage, et puis en bas, il y avait un petit groupe d'habitues, surtout de dames. Il y avait cette personne qui faisait les caricatures pendant les conférences, Jacqueline Larrieu... »

Jacqueline Guilbaud : « Elle était formidable cette fille là ! On lui aurait donné trois sous. Elle se mettait à l'entrée, sur le trottoir et elle discutait avec les gens. Elle était habillée en haillons, avec des vieilles savates, et c'était une fille extraordinaire, elle était musicienne, elle était professeur

de piano, elle faisait du chant et du dessin. Pour son enterrement, il y avait eu une cérémonie, dans la petite cour, là, le curé avait très bien parlé d'elle. Moi, j'en ai pleuré, tellement c'était beau. C'était une femme exceptionnelle. Elle était habillée en homme. Il y avait des gens qui étaient très typés, des fortes personnalités qui n'étaient pas entrées dans le moule.

J'ai fait du désherbage avec Jean-Pierre Seguin, ça l'amusait beaucoup. Je ne le trouvais plus si sévère ! On prenait les décisions ensemble, mais c'était souvent moi qui poussais. Albert Labarre, lui aussi de la Bibliothèque Nationale, est venu ici. Il prenait les livres, il les tapait pour faire sortir la poussière. Il voulait qu'on nettoie les livres avant de faire le catalogue, mais moi je pensais qu'on pouvait faire les deux en même temps.



2000. Marcel Guilbaud, Jacqueline Guilbaud et Jean-Claude Garreta

À propos d'entretien et de restauration des ouvrages, on a eu des déboires avec une relieuse. Elle était très contente de nous rapporter des livres flambant neufs. On les voit encore là, sur les rayonnages, avec leurs cuirs épais et bien brillants. C'était la catastrophe. J'en ai pleuré.

Oui, à cette époque-là, la notion d'habitants du quartier était encore forte. C'est vraiment Josée Beaud qui a fait venir les gens du coin. Elle-même avait été alertée par les Sauvaire, des artistes graphistes, qui habitaient en face. Madame Sauvaire était très belle, grande, distinguée. Ils lui

avaient dit que, dans cette petite bibliothèque, un monsieur avait l'air de jeter des livres. Josée s'était inquiétée, avait mis fin aux agissements de ce monsieur et pris les choses en main. »

Ce jour-là, la rencontre avec Jacqueline Guilbaud s'est achevée par un commentaire de photos figurant des événements advenus à la BAI, prétexte à égrener toute une guirlande de prénoms : Clotilde (Grigorieff), Marie-France (Lépinay), Josée (Beaud), Martine (Cotrel), Marie (Bertrandy), Jean-Louis (Bertrandy), Denise (Sauvaire), Danièle (Majchrzak), Nicole (Courtine), Jean (Grigorieff), Jean-Pierre (Seguin), Anne (De Backer), Thérèse, Michel (Roszewitch), Micheline (Rodot)...

Mise en forme et rédaction d'Hélène Personnaz

Le Mystère des deux tampons de la bibliothèque de Montreuil

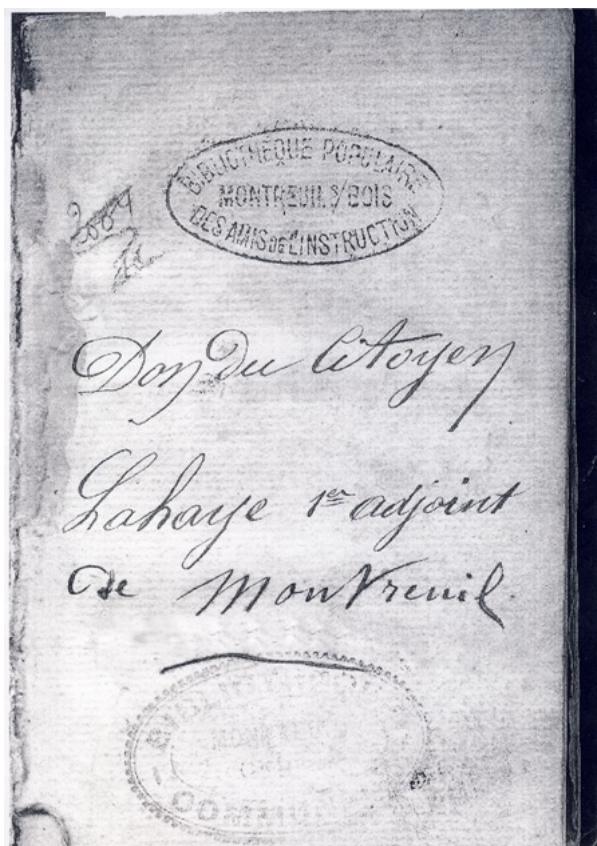
par Michel Roszewitch

Habitant Montreuil sous Bois, j'ai toujours eu un faible pour la Bibliothèque patrimoniale de la ville, hélas fermée au public, mais qui est une des rares bibliothèques populaires disposant d'un fonds conséquent et encore disponible, avec celle d'Asnières et bien sûr, notre chère BAI.

Elle dispose actuellement de 10 000 ouvrages du XIX^e siècle et de la première moitié du XX^e siècle. Un premier catalogue, publié en 1892, présente 3 591 titres, principalement d'ouvrages documentaires, répartis en 25 divisions. Parmi les premières acquisitions, on trouve des œuvres de Proudhon, de Vaulabelle (ministre de l'Instruction publique en 1848), ainsi que les œuvres complètes du savant naturaliste Buffon. On remarquera également son magnifique fonds spécialisé sur l'horticulture, du fait du caractère agricole de la commune au moment de la création de la bibliothèque.

Fabrice Chambon, directeur de médiathèques de la ville et sociétaire de la BAI, nous a fait bénéficier de plusieurs conférences ainsi que d'une intervention lors du colloque de 2014.

À cette occasion, il nous a présenté deux photocopies (dont une ci-contre) de pages de garde d'ouvrages, présentant deux cachets. Celui du haut mentionne : "Montreuil s/Bois, Bibliothèque Populaire des Amis de l'Instruction" et celui du bas : "Montreuil-sous-bois, Bibliothèque Communale". Ces livres faisaient partie d'un don d'ouvrages effectué par Mathurin Lahaye, premier adjoint au maire et futur maire.



Les ouvrages donnés ont été ensuite intégrés au fond de la Bibliothèque communale de Montreuil.

Voici les seules informations disponibles sur la vie municipale de Montreuil à cette époque :

- Théophile Sueur : maire conservateur de janvier 1871 à septembre 1876.
- Élection du 23-7-1871 : le courant républicain, même modéré (dont Mathurin Lahaye) n'est pas représenté.

- Élection du 29-11-1874 : effritement de la droite et retour des républicains. Sueur reste maire et conserve ses deux adjoints. Mathurin Lahaye retrouve son siège au Conseil Municipal.
 - * Première crèche en 1875.
 - * Examen du projet de tramway.
 - * Le 7-5-1875, première décision municipale d'établissement d'une bibliothèque communale et populaire.
 - * Les statuts officiels de la bibliothèque populaire communale de Montreuil sont publiés 4 ans plus tard.
 - * La bibliothèque n'ouvrira que le 11-9-1879.

- Élection du 8-10-76 : première victoire républicaine à Montreuil. Alphonse Charpin remplace Théophile Sueur. Il a comme premier adjoint Mathurin Lahaye. Ce dernier sera maire de 1884 à 1888.

Les questions sont multiples :

- *Quelle était la dénomination exacte choisie dans la décision municipale lors la création de la bibliothèque, le 7-5-1875 ? Était-ce déjà "la Bibliothèque Populaire communale de Montreuil" ?*
- *Avant 1879, existait-il une BAI de Montreuil, bibliothèque non communale, qui aurait été fréquentée (ou créée) par Lahaye et le cercle d'opposition républicaine autour de lui ? Cela expliquerait le don fait par Lahaye à l'ouverture de la BCP ou plus tard, en tant qu'adjoint au maire.*
- *À quoi correspondent les cotes raturées sur les deux ouvrages ?*

Agnès Sandras, à qui j'ai soumis mes informations, émet quelques remarques :

« - la Bibliothèque des amis de l'Instruction (BAI) et la Société Franklin ont répertorié soigneusement les naissances de BAI en région parisienne, or, nulle trace de Montreuil.

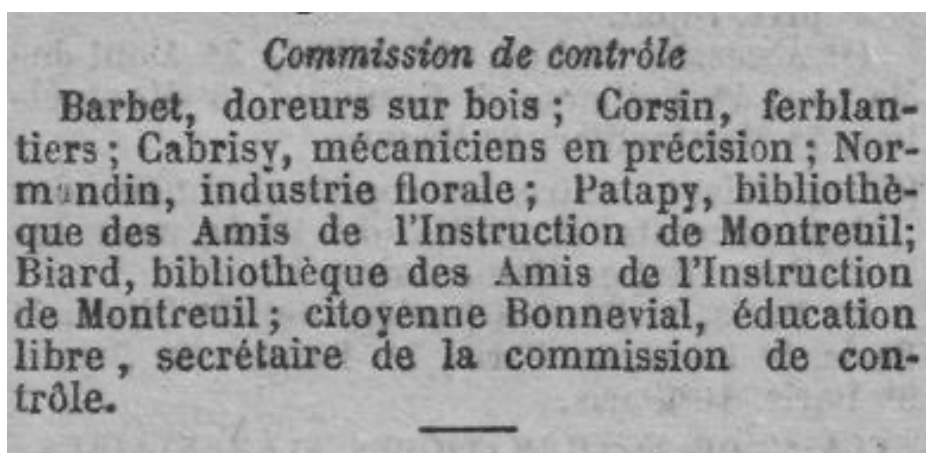
- il est noté sur l'ouvrage que c'est un don du premier adjoint au maire, or il est premier adjoint au maire au moment de la fondation de la bibliothèque populaire et non pas antérieurement, lors d'une éventuelle fondation d'une BAI.

- pour aller plus loin, il est nécessaire d'avoir les exemplaires en main. Deux possibilités:

* Un ajout de Montreuil à un tampon générique Bibliothèque des amis : en effet, les Bibliothèques des amis faisaient des dons aux bibliothèques naissantes, en désherbant leurs fonds : en ce cas, cela expliquerait les cotes raturées qui montrent bien que les livres ont appartenu à une autre bibliothèque.

* Autre possibilité : la bibliothèque a voulu être une BAI mais n'a pas pu (statuts gênant la mairie, etc.), et il a fallu changer son nom assez vite. »

En poursuivant mes investigations, en 2014, je découvre dans *Gallica*, deux mentions de la Bibliothèque des Amis de l'Instruction de Montreuil dans *Le Rappel* du 7 août 1878. Deux noms apparaissent dans une commission du Congrès Ouvrier : Patapy et Biard.



Patapy et Biard étaient des militants ouvriers actifs, représentant un courant socialiste affirmé. On n'en retrouve pas la trace dans la municipalité radicale de la ville ni lors de la création de la bibliothèque populaire municipale.

REFLEXIONS

38296. SUR L'USAGE
DE L'OPIUM,

DES CALMANTS,

ET DES NARCOTIQUES,

L Pour la guerison des Maladies.

0.90. En forme de Lettre.

REFLEXA (των παρὰ τὴν ἀσθένειαν ἐπιβεβηκότων) ἀσθενῶν εἰνεῖα δίδονται
καὶ τὸν ἄνθρωπον ἀποκαταστήσει εἰς τὴν ἀσθενείαν αἰ, εἰ, ἰα



Quaecunque
omnia si
si juxta praescriptum

Hippoc. de affectionibus . . . 10.

2542



pergant

A PARIS,

Chez GUILLAUME CAVELIER fils,
rue saint Jacques, près la Fontaine
saint Severin, au Lys d'or.

M D C C . X X V I .

AVEC PRIVILEGE DU ROT.

Chronologie de la création de la Bibliothèque Populaire Communale de Montreuil

Rappel national :

Thiers est Président de la République de 1871 à 1873.

De 1873 à février 1876, présidence de Mac Mahon, monarchiste, partisan de la restauration de l'ordre moral, qui se maintient jusqu'en 1879.

À partir de février 1876, retour de républicains marqués à gauche, dont Jules Grévy qui succède à Mac Mahon en 1879.

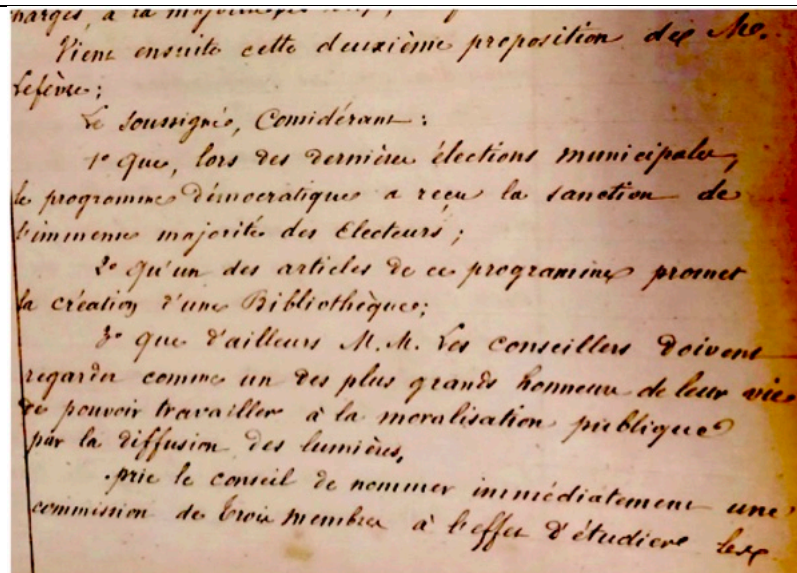
À Montreuil :

- Élection du 8-10-1876 : première victoire républicaine à Montreuil. Alphonse Charpy remplace Théophile Sueur.

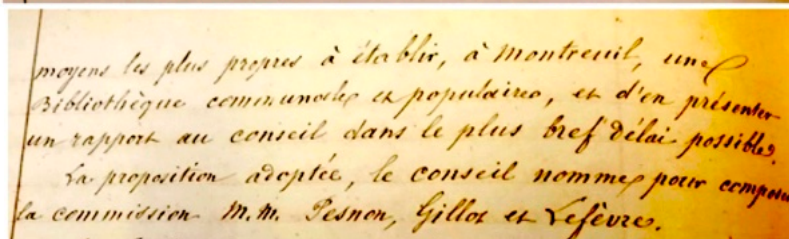
- Élection du 6-1-1878 : Arsène Chéreau, radical, devient maire, avec Mathurin Lahaye comme adjoint.

Mathurin Lahaye sera maire de 1884 à 1888.

Le 7-5-1875, la ville décide l'établissement d'une bibliothèque communale et populaire pour "travailler à la moralisation publique par la diffusion des Lumières".



...nages, à la municipalité...
vient ensuite cette deuxième proposition des M.
séjournés ;
Le sous-préfet, Considérant :
1^o que, lors des dernières élections municipales,
le programme républicain a reçu la sanction de
l'immense majorité des Electeurs ;
2^o qu'un des articles de ce programme promet
la création d'une Bibliothèque ;
3^o que d'ailleurs M. M. les Conseillers doivent
regarder comme un des plus grands honneurs de leur vie
de pouvoir travailler à la moralisation publique
par la diffusion des lumières,
prie le conseil de nommer immédiatement une
commission de trois membres à l'effet d'étudier les



...moyens les plus propres à établir, à Montreuil, une
Bibliothèque communale et populaire, et d'en présenter
un rapport au conseil dans le plus bref délai possible.
La proposition adoptée, le conseil nomme pour composer
la commission M. M. Pesnon, Gillot et Séjournés.

Traces de la bibliothèque de Montreuil dans la Presse

- Le Rappel, 4 avril 1876 :

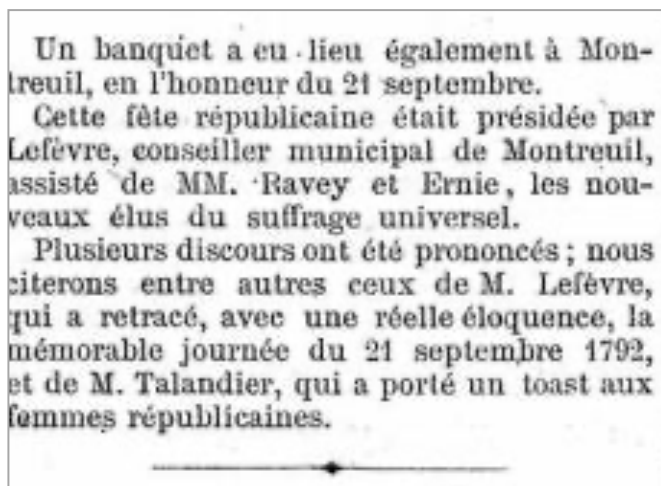
Mention de Sarnel¹, secrétaire du Conseil syndical de *la Chambre syndicale des ouvriers serruriers*. Constitution de la délégation pour l'exposition universelle de Philadelphie. Sarnel répond à toute demande de renseignements, 8 rue des Blanches-Vignes à Montreuil. (actuellement, 8 rue Barbès)

- Le Bien Public, 19 mai 1876 :

Relance faite par C. Sarnel et renouvellement du conseil et de la commission de contrôle de la chambre syndicale.

- Le Siècle, 23 septembre 1876 :

Banquet républicain présidé par Alexandre Lefèvre, avec Ravey et Ernie.



Un banquet a eu lieu également à Montreuil, en l'honneur du 21 septembre. Cette fête républicaine était présidée par Lefèvre, conseiller municipal de Montreuil, assisté de MM. Ravey et Ernie, les nouveaux élus du suffrage universel. Plusieurs discours ont été prononcés ; nous citerons entre autres ceux de M. Lefèvre, qui a retracé, avec une réelle éloquence, la mémorable journée du 21 septembre 1792, et de M. Talandier, qui a porté un toast aux femmes républicaines.

- Le Petit Parisien, 28 avril 1877 :

A.G. de la Chambre syndicale le 22 avril pour nomination d'un secrétaire en remplacement du citoyen Sarnel qui donne sa démission.

- Le Rappel, 26 décembre 1877 :

Conflit au sein de la délégation de Philadelphie. Sarnel, secrétaire, a déménagé : Vieux Chemin de Paris, 119 (Montreuil sous bois), à l'endroit exact de l'entrée du salon du livre de Montreuil.

Antoine Ravey, premier bibliothécaire, mentionne la création de la bibliothèque Municipale en 1877, dans son livre écrit en 1893. Il est élu conseiller municipal en 1876. C'est lui qui est en charge de l'achat des livres, à partir de décembre 1878, avec approbation du ministère de l'instruction publique (lettre du 28-2-1879).

¹ Constant François Sarnel, serrurier, né le 19 avril 1840 à Baulne, (Essonne), marié avec Madelaine Pautrat alias Marie Louise Pautrat, domestique, née le 27-7-1840 à Neuvy sur Loire (58-Nièvre) le 6-10-1868, et demeurant à cette date au 26 rue Ste Marguerite, Paris XI^{ème}. Il est le fils de Pierre Sarnel (jardinier né en 1805) et de Rosalie Naudin (née en 1806), qui se marient le 4-12-1830 à Corbeil. Il a un frère, Louis Victor Constant Sarnel (1831-1910).

Son fils, Louis Sarnel, s'est marié à Montreuil, avec Julie Prevot, le 3-5-1891.

- Le Rappel, 1^{er} janvier 1878 :

Préparation des élections municipales de Montreuil. Réunion privée de la 2^{ème} section de Montreuil, le 29 décembre 1877.

Sarnel est le secrétaire de séance. On voit que Sarnel, militant socialiste, est une cheville ouvrière dans cette période préparant le changement de majorité municipale. Cette réunion est la seule où il est présent, (et secrétaire de séance) en même temps que tous les candidats, futurs conseillers municipaux. Il a comme assesseur Ravey, celui qui prendra une part très active lors de la création de la Bibliothèque Populaire.

ARRONDISSEMENT DE SCEAUX

Réunion privée de la 2^e section de Montreuil-sous-Bois, tenue chez le citoyen Masson, rue de la Chapelle, 23, le 29 décembre 1877.

Président, le citoyen Teissier; assesseurs, les citoyens Peillier et Ravay père; secrétaire, le citoyen Sarnel.

A l'ouverture, le président donne les noms de l'ancien comité. Ce sont : les citoyens Teissier, Totin, Peillier, Peronnet, Viardot, Bruel. Après différentes observations, l'ancien comité est maintenu à l'unanimité.

Le citoyen Peillier fait ensuite la lecture du programme qui a été élaboré par le comité de la 1^{re} section, d'accord avec celui de la 2^e.

Les candidats se présentent ensuite et l'acceptent dans son entier. Ce sont : les citoyens Chéreau, conseiller sortant; Chevillier, 201, rue de Paris; Durand-Roche, rue Saint-Mandé; Ernie, conseiller sortant; Flamand, rue de Paris, 217; Letellier, Vieux-Chemin-de-Paris, 101; Matern, rue du Renard; Masson, rue de Paris; Maublanc, rue de Paris, 213; Jules Totin, conseiller sortant, et Grepinet.

Après quelques questions posées par l'assemblée aux candidats, ils sont acceptés à l'unanimité, chacun étant reconnu comme républicain éprouvé.

Le citoyen Chevillier, candidat, n'étant pas présent, a envoyé une lettre d'excuse pour cause de décès de sa belle-mère, dans laquelle il invite tous les citoyens à assister à l'enterrement qui sera entièrement civil. Ces excuses sont acceptées aux cris de : Vive la République.

Les candidats de la 1^{re} section sont : les citoyens Adolphe Bataille, Bazin, Bourgeois, Alphonse Charpy, Charton, Désiré Chevalier, Frédéric Dormeau, Adolphe Eudes, Zéphir Girard, Hilaire Gillot, Jaffeux, Frédéric Lepère, Lefèvre, Mathurin Lahaye, Pierre Malot, Pannon et Ravey.

D'après la demande du secrétaire, une réunion publique doit avoir lieu mercredi, à huit heures du soir.

(Extrait du procès-verbal du 29 décembre).

Pour le président, certifié conforme :

RAVEY, assesseur.

Le secrétaire de la séance,

SARNEL,

119, Vieux-Chemin-de-Paris.

Conseil municipal du 6 janvier 1878

150	LE CONSEIL MUNICIPAL
1878	
<i>Scrutin du 6 janvier</i>	
27 MEMBRES	
1. Pesnon, Eugène.	15. Gillot, Hilaire.
2. Dormeau, Frédéric.	16. Durand-Roche.
3. Chereau.	17. Lefèvre, Alexandre.
4. Lepère, Frédéric.	18. Ernie.
5. Chevalier, Désiré.	19. Sion.
6. Girard, Zéphir.	20. Masson.
7. Bourgeois.	21. Mattern.
8. Bazin	22. Lahaye, Eugène.
9. Lahaye, Mathurin.	23. Maublanc.
10. Totin, Jules.	24. Grapinet.
11. Malot, Pierre.	25. Ravey, A.
12. Bataille, Adolphe.	26. Chevillier.
13. Eudes.	27. Flamand.
14. Charpy.	

- **La Lanterne**, 13 février 1878 et **Le Rappel**, 16 février et 6 mars 1878 :

Sarnel est responsable de la désignation des délégués à l'exposition universelle de 1878.

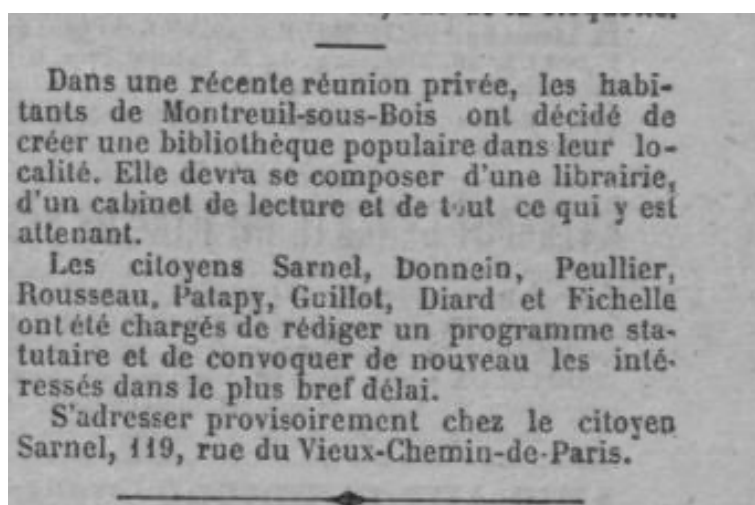
- **Le Rappel**, 15 mars 1878 :

Détails sur exposition universelle de 1878.

- **La Lanterne**, 21 avril 1878 :

Préparation de la désignation des délégués par syndicat ou "groupe socialiste ouvrier constitué".

- **Le Rappel**, 20 mai 1878 : volonté des ouvriers de créer une bibliothèque populaire.

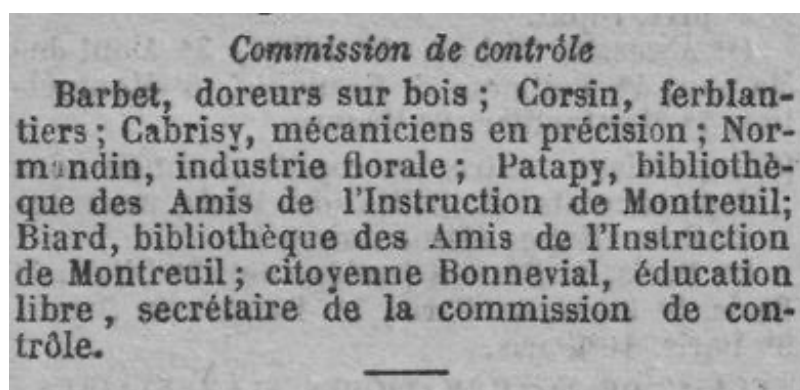


Alors que la bibliothèque est en cours de création (avec de nombreuses difficultés de la part de l'administration qui retarde fortement son ouverture à travers de multiples chicanes), le groupe des "ouvriers socialistes", autour de Sarnel, proclame sa volonté de créer une bibliothèque

populaire. Quelles sont les relations de ce groupe avec la nouvelle municipalité. Est-ce de cette époque que date la “Bibliothèque populaire des Amis de l’Instruction de Montreuil” ? Cette Bibliothèque a-t-elle fonctionné effectivement ?

- Le Rappel, 7 août 1878 :

Dans le Congrès Ouvrier, Sarnel est le secrétaire délégué de la Commission de propagande, il fait partie de la commission exécutive appartenant à la *Bibliothèque des Amis de l’Instruction de Montreuil*, Avec la même appartenance, Patapy et Biard font partie de la Commission de contrôle.



- La Petite République, 19 août 1878 :

Conférence à l’occasion de l’ouverture de la *Bibliothèque des Amis de l’instruction de Montreuil*, par Alexandre Lefèvre, sous la présidence du maire Chéreau.

A l’occasion de l’ouverture de la Bibliothèque des Amis de l’instruction, de Montreuil, une conférence publique et gratuite sur Benjamin Franklin sera faite, aujourd’hui dimanche, à deux heures, par le citoyen Lefèvre, conseiller général, sous la présidence du citoyen Chéreau, maire de la commune, dans la salle des Anciennes-Écoles, près de la Mairie. — Les dames sont instamment priées d’y assister.

Nous avons ici l’utilisation du terme “Bibliothèque des Amis de l’Instruction de Montreuil” par la municipalité (maire et conseiller général), et la mention de l’ouverture de celle-ci.

- Le Petit Journal, 28 septembre 1878 :

Conférence au profit de la Bibliothèque populaire de Montreuil, présidée par le maire, M. Chéreau.

Demain samedi, à huit heures du soir, aura lieu à Montreuil, sous la présidence du maire, M. Chéreau, une conférence publique et gratuite avec quête au profit de la bibliothèque populaire de Montreuil.

M. Lefèvre, conseiller général, traitera de l'affranchissement des communes au moyen âge.

La conférence sera faite sous la tente du bal voisin, rue des Ecoles.

Un mois après, le terme de *Bibliothèque des Amis de l'Instruction* disparaît au profit de *Bibliothèque Populaire de Montreuil*.

- Le Temps, 17 octobre 1878 :

Poursuite de représentants au congrès ouvrier international socialiste ; et en particulier M. Saisset, de la Bibliothèque de Montreuil

La *Marseillaise* publie les noms des trente neuf personnes poursuivies pour l'affaire du congrès ouvrier international socialiste avec les indications de la corporation qu'ils devaient représenter à ce congrès.

Ce sont : MM. Finance (peintre), Guesde, Gerband et Chabry (*l'Egalité*); Couste et Massard (Cercle d'études de Batignolles); Corsin (portefeuilleistes); Amand, Briolle, Boguet (mécaniciens); L. Vivien et Iarrigues (tailleurs); Louis Boulet (*l'Egalitaire*, société de consommation); Bernard, Damlaincourt serruriers); Valdy, Paulard, Audonnet (employés de commerce); Tassotte (menuisiers); Kilschenstein et Chevallier (mégissiers); Lavy (instituteurs); Deville, E. Picourt, Y... (Bibliothèque socialiste); Saisset (Bibliothèque de Montreuil); Lacour (graveur), Lafond imprimeurs sur papiers peints); Jeillot (Cercle d'études socialistes); Balat (bijoutiers); S. Soens (corlonniers); Cam. Adam et Dupire (Ligue contre la vente d'Etat); Simon Boulet (*le Proletaire*); Bernet facteurs d'orgues); Corsin (serblantiers);

Et Mmes veuve Manière et Bonneval (institutrices); Loch (lingères).

Huit ordonnances de non-lieu ont été rendues en faveur de Schusmann (qui a subi 21 jours de prévention); Hirsch (31 jours de prévention), Amiot, Baillet, Mme Picard, Barbé, Ponché, Delfosse.

Le chef d'affiliation à l'internationale, mis à la charge de plusieurs des inculpés, a été abandonné.

M. Finance est en outre prévenu de résistance aux gents de la force publique.

Par décision du maréchal président de la république, les conditions du recrutement des officiers de gendarmerie viennent d'être ainsi modifiées :

La Lanterne, 4 mai 1879 :

Mention d'une conférence donnée par la *Bibliothèque populaire des Amis de l'Instruction de Montreuil-sous-bois*.

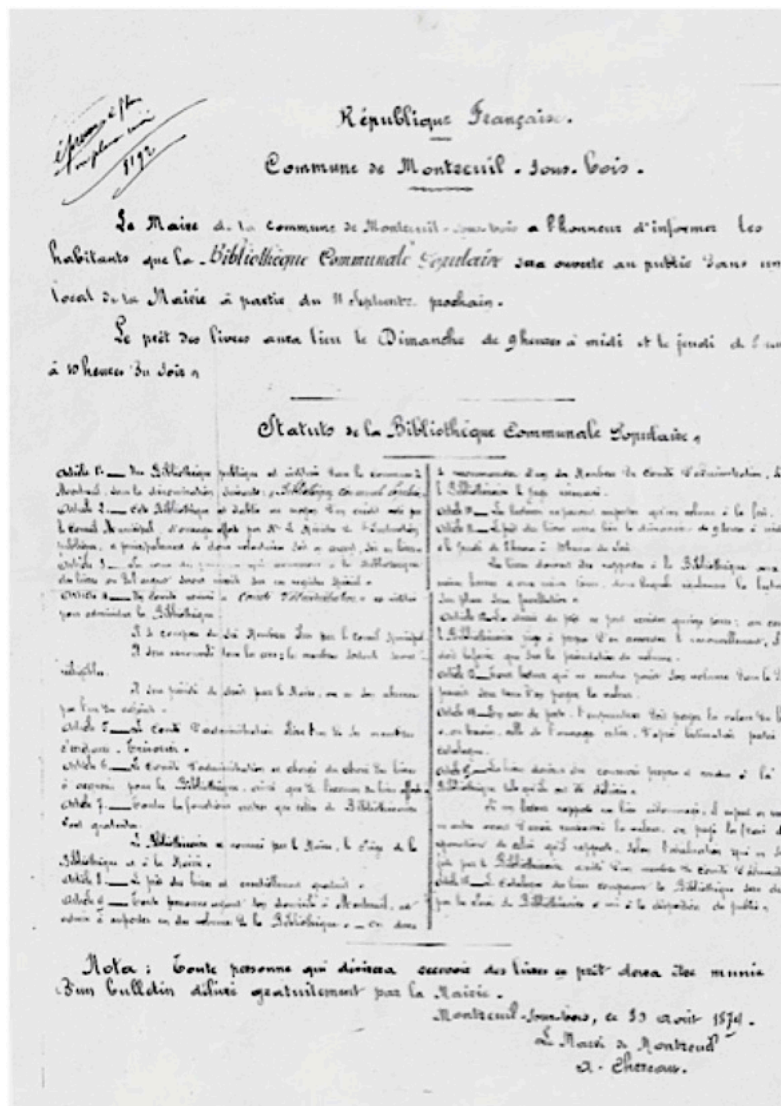
La Bibliothèque populaire des Amis de l'Instruction de Montreuil-sous-Bois (Seine), donnera une conférence publique et gratuite, demain dimanche, 4 mai, à 2 heures précises, salle des Deux-Drapeaux, 277, rue de Paris, à Montreuil, sous la présidence du citoyen Lefèvre, conseiller général. Le citoyen André Rousselle traitera de la véritable instruction; le citoyen Renault, ex-prêtre, traitera des congrégations non autorisées.

La bibliothèque populaire des Amis de l'Instruction de Montreuil-sous-Bois vient d'inaugurer ses conférences.
La question de l'instruction laïque a été traitée, aux applaudissements unanimes de l'auditoire, par M. Renault, ex-prêtre, et par M. André Rousselle, conseiller général de l'Oise.
Ces conférences démocratiques sont appelées à un grand succès. Elles sont suivies par un grand nombre de dames.

C'est la seule fois où l'on retrouve, dans la même dénomination, les deux appellations : "Bibliothèque Populaire" et "Amis de l'instruction".

Les débuts de la bibliothèque de Montreuil

- **Le 24-9-1876** : Premier discours de Charpy. Il espère l'installation de la bibliothèque avant la fin de l'année.
- Dans son livre écrit en 1893, *Antoine Ravey, premier bibliothécaire, mentionne la création de la bibliothèque Municipale en 1877*. Il est élu conseiller municipal en 1876. C'est lui qui est en charge de l'achat des livres, à partir de décembre 1878, avec approbation du ministère de l'instruction publique (lettre du 28-2-1879).
- **Le 18-5-1877** : *Nomination du conseil d'administration par le nouveau maire, Alphonse Charpy* : Victor Lauriau, Alphonse Bazin, Jean-Baptiste Mattern, Alexandre Lefevre, Eugène Pesnon et Antoine Ravey.
- **Le 27-5-1878** : *Première ligne budgétaire* : établissement et entretien d'une bibliothèque municipale : 2 000 F, sur 337 000 F de dépenses.
- **Le 13-3-1879** : *Lettre de la préfecture qui nomme au comité de surveillance et d'achat* : Chéreau, Bazin, Mattern, Lefèvre et Pesnon.
- Existence officielle de la bibliothèque Municipale à partir du 30-8-1879, selon un courrier du 3-10-1879 (620 volumes).



Le 11 septembre 1879 : ouverture de la Bibliothèque

Mention de la date d'ouverture sur les catalogues : *Bibliothèque communale populaire de Montreuil-sous-bois*, fondée le 11 Septembre 1879.

Comité fondateur (1879) :

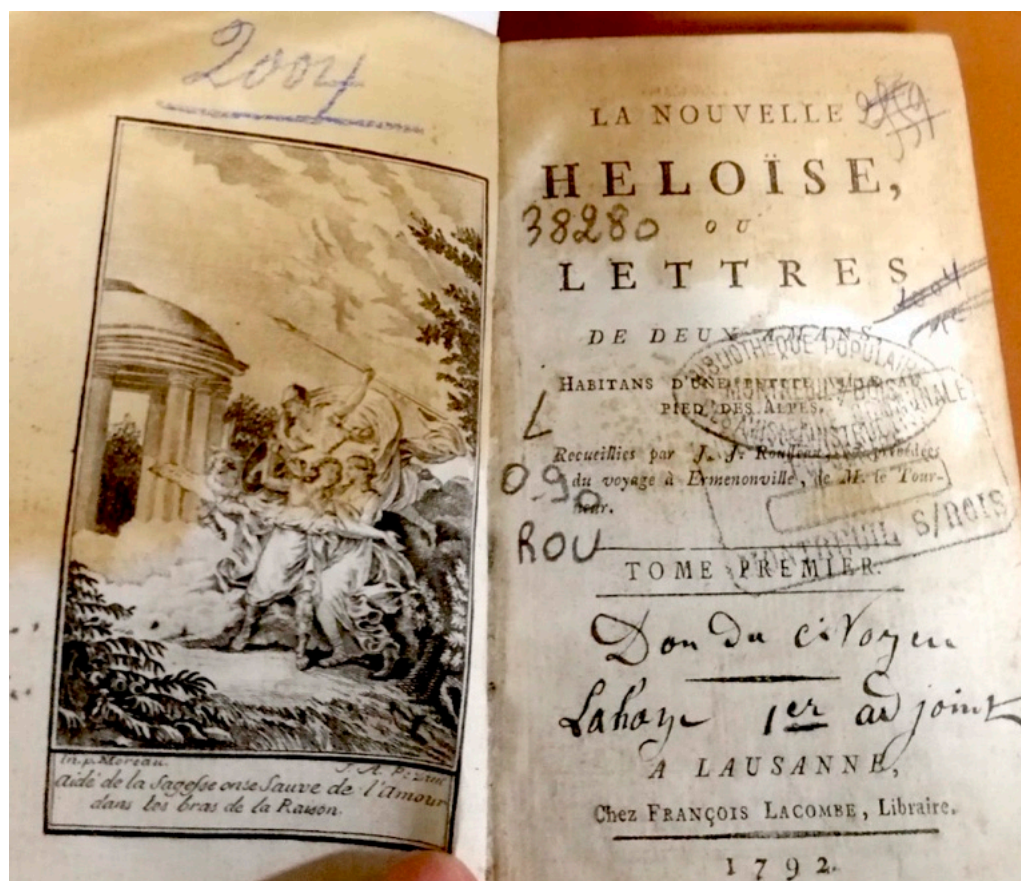
MM Chéreau, Maire, Président
Ravey (A.) Conseiller Municipal, Secrétaire
Lefèvre (Alexandre) Conseiller général
Pesnon (E.) Conseiller municipal
Bazin
Mattern
Lauriau (Victor)

Comité d'administration (1892) : MM Chéreau, Maire, Président

Bouelle (Louis) Secrétaire
Lefèvre (Alexandre) Sénateur.
Loiseau (Léon) Adjoint
Royer, Conseiller Municipal,
Chenal,
Lauriau (Eugène)

On perd la trace des 3 ouvriers socialistes après le 20 mai 1878. Voyant qu'une bibliothèque municipale populaire allait effectivement être créée, se sont ils concentrés sur leurs activités syndicales ?

L'objet d'une nouvelle étude ...



L'éducation populaire à Montreuil

par Phippe Hivert

Cet article est extrait d'une étude plus large de Philippe Hivert sur l'éducation populaire. Il y aborde la définition difficile du terme, s'attache aux distinctions entre éducation populaire, formation des adultes, animation socioculturelle. Il retrace l'histoire des principaux courants de l'éducation populaire au XIX^e siècle, sa prise en compte par l'État et termine par l'exemple de cette question telle qu'elle a été traitée au fil des décennies à Montreuil-sous-Bois. C'est cette partie, en écho à l'article sur la bibliothèque de cette même commune, que nous reproduisons ici.

I. Les premières tentatives montreuilloises

Les "Soirées ouvrières"

Plusieurs expériences ont été entreprises à la fin du XIX^e siècle, dont l'une à Montreuil. En 1895, l'ébéniste Méreaux, qui avait échoué deux ans plus tôt dans la création d'une "commune anarchiste" dissoute par la police après huit mois d'existence, crée avec quelques amis un comité qui se réunit 6 rue Marceau pour mettre sur pied les "Soirées ouvrières", préfigurant ainsi les futures Universités populaires. Des personnalités du monde des arts, des enseignants, des écrivains, des hommes de science et de culture sont invités à venir s'adresser aux ouvriers montreuillois. Le succès est immédiat et dès le début du XX^e siècle, les séances se tiendront dans des locaux plus appropriés, à l'École de la Route, aujourd'hui l'actuelle école Robespierre. Plusieurs personnalités de premier plan y participent. C'est ainsi que le 7 janvier 1900 Anatole France vient y prendre la parole, le philosophe Gabriel Séailles fait une conférence sur "La morale de Tolstoï" et le poète Maurice Bouchor vient lire quelques-uns de ses poèmes.

Cette soif d'apprendre et cette volonté tenace de restituer la connaissance à ceux qui en ont été privés est symptomatique d'un esprit "fin de siècle", diffusé dans un monde ouvrier fortement marqué par l'influence proudhonienne et les pratiques anarcho-syndicalistes. Esprit vif et intelligence réfléchie, animé de sentiments altruistes, Méreaux prêche par l'exemple et par la propagande, persuadé que la conquête de la liberté et de la justice ne peut être assurée que par l'éducation préalable du plus grand nombre. Il veut, selon ses propres termes, "affranchir les masses des dogmes surannés par une vaste et profonde culture intellectuelle".

Les premières soirées se déroulent dans une école de la rue Barbès, puis, les locaux étant devenus trop exigus, dans l'ancienne salle d'asile (école maternelle) à côté de l'église Saint-

Pierre Saint-Paul. L'information se fait par le bouche à oreille, grâce aux cercles associatifs, syndicaux et militants. Participer aux "*Soirées ouvrières*", c'est accéder à un savoir qui n'est dispensé nulle part ailleurs. Les intervenants viennent d'ailleurs gratuitement, par conviction.

Pour autant, la démarche ne va pas de soi, et si les conférences ne suscitent pas de conflits, elles révèlent parfois des incompréhensions, voire une certaine défiance, vis-à-vis des "intellectuels", dont on craint toujours qu'ils puissent dévoyer les aspirations populaires.

La musique "populaire"

Parallèlement, la musique et la chanson jouent un rôle déterminant. Les distractions sont à l'époque peu nombreuses, et la pratique d'une musique "populaire" devient une véritable tradition locale.

Déjà au XIX^e siècle, plusieurs associations s'étaient risquées à ce délicat exercice : Le Choral de Montreuil, fondé en 1865, L'Alliance musicale, fanfare municipale créée en 1877, L'Harmonie musicale née le 4 janvier 1900 ou Le Réveil de Montreuil composé d'anciens clairons et de tambours de l'armée. Tous se produisaient sur le kiosque de la mairie ou celui du square de la République, dans le Bas-Montreuil. On peut notamment citer : La Mandole (Société mixte d'Estudiantina fondée en 1903), Le Choral Chevé de Montreuil, créé en 1879, L'Humour lyrique et dansant créé en 1900, Les Peinards du Haut-Montreuil, Les Compagnons de la Rampe, Les Pinsons de Montreuil, La Mésange, etc.

Le Clos des Arrachis, quartier inauguré en 1922, devint pour un temps le "Clos des chansonniers". En effet, les noms des différentes voies s'apparentaient aux chansonniers populaires du XIX^e siècle : rue Béranger (1780-1857) avec son *Roi Yvetot* ; Pottier (1816-1887) avec son *Internationale* ; Dupont avec ses chansons agrestes : *Les Bœufs* (1821-1870), bien qu'il se soit rallié à l'Empire ; et J.B. Clément (1837-1903) avec son *Temps des Cerises*. L'inauguration donna lieu à des festivités d'importance : le "Prince des chansonniers", Xavier Privas, vint avec toute une troupe de Montmartre inaugurer les voies. Un bouquet fut attaché à chaque plaque de rue, et les chansons attribuées à chaque chansonnier furent chantées et reprises en chœur par la population du Clos.

II. Les pratiques montreuilloises

Ces manifestations, tout comme l'expérience de Méreaux, pour pittoresques qu'elles soient, ne relèvent d'aucun folklore. Elles se déploient dans une ville dont la structure industrielle est caractérisée par des petites entreprises et par le foisonnement de formes artisanales de production où travaille une "aristocratie" ouvrière hautement qualifiée. C'est d'ailleurs cette spécificité

explique en partie la difficulté de pénétration du courant révolutionnaire marxiste dans le tissu local. Les *Soirées ouvrières* ont été la source principale du militantisme montreuillois de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle.

La trace qu'elles laissent est double : elles montrent qu'il est possible de concevoir un autre modèle éducatif, lequel est l'un des éléments d'une contre-société qui fonctionne à rebours de l'idéologie dominante.

Corrélativement, elles préparent, notamment à partir des années 1930, à un développement et un renouvellement sans équivalent des pratiques culturelles. Dans ce contexte spécifique, le jeune parti communiste français va faire de l'éducation et de la culture l'un des fers de lance de l'action révolutionnaire, renouant ainsi, mais sur une base plus large et plus attractive, avec la logique qui sous-tendait le fonctionnement des *Soirées ouvrières*.

III. Une contre-société

Le système d'influence du parti communiste français en région parisienne présente en effet tous les traits apparents d'une "contre-société" à l'échelle locale. Daniel Renoult lui-même donne le ton en écrivant dans l'éditorial de la *Voix de l'Est*, après la victoire du parti communiste aux élections municipales de 1935, que : "*De la Porte de Montreuil ou de Bagnolet aux confins de la Seine-et-Oise on peut pendant des kilomètres marcher sur la terre communiste*".

Pour parvenir à ce résultat, le PCF s'est appuyé sur un mouvement associatif puissant et ascendant, en utilisant la diversité des associations comme autant de moyens permettant d'intervenir dans la vie politique locale et d'y construire de nouvelles alliances. Dès l'origine, cet investissement dans la société locale par le mouvement associatif ouvrier prend de multiples formes que nous présentons ci-dessous.

Le rôle des femmes

La cause des femmes et de la jeunesse joue un rôle de tout premier plan pour exprimer l'affrontement total "*entre la classe ouvrière et la bourgeoisie*". Le mouvement des pionniers prend son essor à Montreuil en 1933 lorsque se reconstitue le groupe des *Pionniers de l'Avenir* avec l'aide de Bagnolet. Le 12 novembre 1933, une fête enfantine se déroule à la Maison du peuple qui rassemble plusieurs centaines de "*petits prolétaires*". À cette occasion, Léopold Patriarche prend la parole. Son discours va servir de point de départ à l'organisation de l'enfance ouvrière : il y explique que la municipalité agit "*pour que l'enfant de l'ouvrier ait droit aussi aux distractions*" et, lors de la fête enfantine du 12 novembre 1933, il exhorte les parents : "*Luttez avec nous pour arracher vos enfants aux pattes de la bourgeoisie*".

Dans le même ordre d'idée, il existe à Montreuil depuis les années 1930 une section locale de *L'Union des femmes contre la misère et la guerre*, créée en 1927 par le PCF. À partir de 1934, *L'Union des Femmes Françaises* est active au sein du mouvement antifasciste. Elle se renforce en 1935, même si le nombre de militantes reste relativement faible au regard de la surexploitation d'une couche d'ouvrières marginalisées. Le vrai renforcement du mouvement des femmes intervient après la Libération et surtout dans les années 1950, lors des grandes luttes du *Mouvement de la Paix*. Il existe cinq comités de quartier de *L'Union des Femmes Françaises* en 1955 et 4 foyers de *L'Union des Jeunes Filles de France*.

Tous développent de nombreuses actions sociales dans les quartiers (distribution de colis aux personnes âgées, animation de l'arbre de Noël des enfants).

Les associations de propagande

D'autres organisations de solidarité ouvrière ou de propagande assurent le rayonnement du Parti. C'est le cas du *Comité Thaelmann* formé en 1934, mais aussi du *Secours Rouge International* constitué pour réaliser l'unité d'action contre le fascisme.

C'est aussi le cas des *Amis de l'URSS*, association créée en 1928 qui connaît son plein essor à partir des années 1930. En 1933, la section locale de Montreuil lance "un appel aux camarades socialistes sans parler d'adhérer à la section locale des Amis de l'URSS".

Le sport

La pratique sportive joue également un rôle important. Elle cimenter durablement les pratiques sociales qui intègrent les ouvriers dans la vie communale.

Au début des années 1930, un ouvrier gantier, Robert Legros, organise avec Renoult et Patriarche le *Red Star Club Ouvrier de Montreuil*, affilié à la *Fédération Sportive et Gymnique du Travail*. La dimension politique y est très présente et ils espèrent "qu'aidés par de nombreux sportifs égarés dans les fédérations bourgeoises, nous saurons vaincre sur un autre terrain et de même que les sportifs de l'URSS être libres de pratiquer au service du prolétariat".

L'Histoire

L'histoire à son tour est mobilisée par la contre-culture du Parti pour se réapproprier quelques dirigeants de la Révolution russe soigneusement choisis, la tradition du mouvement ouvrier français et les héros de la Résistance. Les noms de rues en sont la manifestation la plus frappante, celle du moins qui a marqué plusieurs témoins par l'ampleur, l'insistance, l'omniprésence, la force de la propagande communiste sur le thème de la Résistance.

Les fêtes

Le dynamisme de la vie associative militante est ponctué par de nombreuses fêtes de quartiers, à l'initiative des cellules du Parti communiste ou d'autres organisations. Conçues pour exprimer une solidarité ouvrière concrète, elles développent les liens avec les ouvriers immigrés et ont pour ambition de participer à l'émancipation culturelle.

Il n'y a pratiquement pas de semaine sans qu'il y ait un bal ou un rassemblement festif. Ces manifestations trouvent un regain d'intensité avec la conquête de la municipalité et la victoire du Front populaire.

Avant 1935, le PCF proteste contre la disparition des grandes fêtes ; après il en organise plusieurs dans la ville : le parc Montreau accueille la *Fête de l'Humanité* et, dans les années 1950 et 1960, la *Fête des Gamins de Paris* créée en 1951 par l'*Union des Vaillants et des Vaillantes*.

IV. Le renouvellement des pratiques culturelles

Le foisonnement des activités

C'est toutefois dans le domaine de la culture que l'héritage du communisme municipal est le plus marquant. Au début des années 1930, un groupe local de la *Fédération du Théâtre Ouvrier Français* est créé dans la ville. En 1933, dans *La Voix de l'Est*, il appelle "les ouvriers à renforcer son groupe pour poursuivre son action et son agitation dans la classe ouvrière qui est encore, pour beaucoup, sous l'influence du théâtre et des chants édités par la bourgeoisie pour empoisonner les cerveaux. Camarades, il faut lutter sur ce terrain-là".

L'heure est à la culture révolutionnaire, opposée à la culture bourgeoise.

Ainsi *L'Étoile de Montreuil* qui comprend une section théâtrale mais aussi des groupes de chants, de musique et de jazz s'engage sur le terrain culturel pour conquérir la classe ouvrière. *L'Étoile Rouge de Montreuil* tente de constituer son propre répertoire et de former des acteurs issus du monde du travail. En 1931, elle fait même appel à des ouvriers pour écrire des pièces ou des sketches et lance un concours récompensé par un voyage en URSS. Le répertoire, orienté vers les grandes épopées révolutionnaires, constitue une véritable geste du prolétariat. Quelques titres : *À l'horreur d'Odessa ou Front 17* ; *Monsieur Lebrun au travail* ; *Bourgeois part en guerre*, autant d'œuvres qui "doivent représenter les luttes continues des ouvriers contre le fascisme, la religion, l'exploitation et l'oppression capitaliste". L'une d'elles, *Front 17*, qui évoque les grandes phases de la guerre de 1914-1918, est représentée en 1933 à Montreuil devant plusieurs centaines de personnes et saluée par Daniel Renoult qui rend hommage à

“l’effort des jeunes ouvriers qui, par le chant, la musique aident au mouvement général du prolétariat”.

De nombreuses activités nouvelles apparaissent : *L’Étoile de Montreuil* crée des groupes de musique en 1934-35 ; *L’Étoile jazz* fait appel aux joueurs de banjo en 1934. Toutes ces associations organisent des soirées artistiques, des fêtes de quartier ou animent des meetings.

D’autres encore, comme *L’Association des Travailleurs sans Dieu* poursuivent la tradition des *Soirées Ouvrières* initiée par Méreaux, alors que *Les Amis de l’URSS* déploient une intense activité pour la diffusion des films soviétiques.

La conquête de la mairie va renforcer cette orientation culturelle.

En 1935, la municipalité crée *L’Université ouvrière* qui lance en 1937-1938 la revue *Images du mois, revue mensuelle sur l’actualité littéraire, artistique et scientifique* ; en 1935 toujours, elle crée un *Foyer culturel de la jeunesse*, un groupe local de cinéma-liberté, une radio locale, *Radio liberté*, elle fonde la *Société des Amis du vieux Montreuil* et inaugure le *Musée d’Histoire Vivante*.

La portée politique et sociale

La croissance de ce “parti de masse” se fait sur des bases originales et selon des formes particulières. Dans plusieurs communes de la “ceinture rouge”, comme Saint-Denis ou Ivry où existent de fortes concentrations industrielles, l’implantation du PCF s’effectue principalement sur les lieux de travail, grâce aux cellules d’entreprises. À Montreuil, en raison de la structure économique de la ville (PME, PMI, artisanat, etc.) mais aussi de l’hétérogénéité du monde ouvrier (artisans, ouvriers d’art, main-d’œuvre hautement qualifiée), le processus se déroule de manière inverse, privilégiant l’organisation dans les quartiers.

Certaines des pratiques énoncées peuvent aujourd’hui provoquer une surprise amusée et prêter à sourire. C’est pourtant de ce travail politique en profondeur qu’est née la réalité montreuilloise contemporaine, avec pour objectif prioritaire, voire exclusif, l’amélioration du sort des exclus, des victimes des injustices sociales et de leurs familles. Toutes les équipes municipales depuis 1935 en ont fait leur ligne de conduite, résumée d’une formule par André Grégoire, affirmant dans le *Bulletin de Montreuil* en janvier 1969, au nom de la municipalité que “*c’est essentiellement l’intérêt général, le caractère social et la volonté d’améliorer les conditions de vie des travailleurs qui nous guident. Nous pouvons dire qu’en premier lieu, c’est le sens de l’humain. Nous voulons que l’aménagement de notre ville se fasse, à l’opposé de la manière technocratique, à la mesure de l’Homme et pour l’Homme, en tenant compte de ses aspirations tant physiques qu’intellectuelles*”.

V. Éducation populaire et culture de masse

Plutôt que la seule dimension de l'éducation populaire, il serait sans doute plus judicieux d'évoquer l'importance que la ville a toujours accordée aux domaines scolaires et culturels, dont la permanence et le dynamisme sont tout à fait remarquables. On peut rapidement citer quelques exemples, qui n'épuisent évidemment pas le sujet.

L'enseignement

Depuis fort longtemps, l'école est en effet considérée comme le secteur prioritaire, quelles que soient les circonstances et les choix politiques des équipes municipales. Déjà en 1794, aux heures les plus difficiles de la Révolution, alors que le pays est en guerre et que la population meurt de la famine, les maigres subsides qu'obtiennent les élus locaux sont immédiatement utilisés pour l'installation d'un chauffage dans l'école publique. Plus tard, même les conservateurs ou les partisans de la Restauration continueront de donner la priorité à l'école.

La bibliothèque

Dans un autre registre, la municipalité prend une décision extrêmement novatrice à la fin du XIX^e siècle : elle crée, en 1879, la première bibliothèque publique et achète pour l'occasion les œuvres complètes de Voltaire. En 1905, le fonds compte plus de 15 000 ouvrages ; en 1979, il atteint les 100 000 volumes et dépasse les 200 000 en 1982. Dès l'origine – et jusqu'aux pratiques les plus actuelles – l'effort porte sur la promotion de la lecture publique.

Le théâtre

Une mention particulière doit être faite pour les arts du théâtre et du spectacle. Si Montreuil est souvent citée pour être la ville où Georges Méliès créa le premier studio de cinéma du monde, on sait moins, en revanche, que c'est sous la Révolution qu'y fut créée la première troupe de théâtre qui s'installa dans la ville, en 1793-1794, avec le soutien de la jeune municipalité républicaine. Le théâtre occupe une place particulière. En 1964, par exemple, Jean Guerrin fonde le Théâtre École de Montreuil à partir d'un atelier théâtral de la Maison de la Jeunesse. Pour le TEM, la scène est partout : dans les rues, les immeubles, les usines... Pendant plus de trente ans, cette troupe de non professionnels crée son propre répertoire ouvert à tous les modes d'expression, forme des comédiens et donne à voir et à connaître un théâtre populaire et classique de qualité. Aujourd'hui, ce sont 140 compagnies qui œuvrent dans la ville. Toutes bénéficient de la mise à disposition gratuite de la salle Berthelot qui est avant tout un lieu d'aide à la diffusion et à la création de spectacles. Le nouveau Centre Dramatique National occupe, lui, une place prépondérante dans le paysage culturel local. Anciennement TJS (Théâtre du jeune spectateur), il

compte parmi les quarante centres dramatiques nationaux et réunit les arts vivants : théâtre, danse, musique.

La danse et la musique

Quant à l'École nationale de Musique et de Danse, qui fête cette année son trentième anniversaire, elle a des origines fort anciennes. La musique a toujours été très présente à Montreuil sous des formes populaires et vivantes, dans les bals, les fanfares, les chorales, etc. Dès 1957, la ville de Montreuil organise dans la salle de l'école Marcellin Berthelot des cours de danse rythmique-ballets et elle crée en 1961, les premiers cours municipaux gratuits de musique. L'école de musique, créée en 1966, utilise les locaux de l'école d'Estienne d'Orves, avant de s'installer, en 1976 dans le bâtiment qu'elle occupe aujourd'hui.

Ce ne sont là que quelques exemples. On pourrait aisément en allonger la liste.

Mais, ce qu'il faut souligner, c'est que, si l'éducation est bien évidemment un processus lent, complexe, parfois douloureux et souvent difficile, Montreuil constitue un terrain particulièrement favorable à la diversité des pratiques culturelles et à leur ouverture au plus grand nombre.

La maison populaire

N'est-ce pas d'ailleurs ce que met en œuvre une institution aussi essentielle que l'est la Maison populaire ? À l'évidence, sa démarche et la multiplicité des activités qu'elle propose en témoignent plus que tout autre discours. Il n'est pas jusqu'au nom qu'elle porte qui ne sonne à la manière d'une profession de foi : elle est "populaire" comme l'est l'Université et comme doit l'être la diffusion des savoirs. C'est, au total, un programme plutôt enthousiasmant.

VI. Annexe

Discours d'Anatole France aux "Soirées ouvrières" de Montreuil, le 7-1-1900

Citoyens,

Vous avez compris que l'ignorance était la plus étroite des servitudes et vous avez voulu vous en affranchir. Sentant que l'homme ne peut rien quand il ne sait rien et qu'il est enfermé dans sa stupidité comme dans une prison obscure, vous avez cherché à percer le mur noir. Vous avez tenté cela de vous-mêmes, sans aide, sans secours, seuls, et vous avez réussi. Après un effort de quatre années, vous avez amené à vous assez de camarades pour qu'il fût nécessaire d'élargir votre salle d'étude en même temps que vous élargissiez vos intelligences. Votre œuvre vit et

grandit. Vous l'avez désignée du nom le plus simple qui est en même temps le plus admirable. Vous avez appelé vos réunions : soirées d'études après le travail.

Le nom est beau parce que la chose est belle. L'étude après le travail, voilà ce qui révèle la force de volonté et montre ce que vous valez par l'esprit et par le cœur. L'étude est facile en somme si l'on a tout le loisir de s'y livrer, et c'est un vrai travail attrayant quand c'est notre seul travail. Mais s'y mettre après la fatigue d'un dur labeur, quand on a déjà porté le rude poids du jour, là est l'effort superbe et le courage.

Vous avez fait cet effort, vous avez eu ce courage, citoyens, et vous avez conduit cette entreprise avec autant d'habileté que de vaillance. La méthode que vous avez adoptée pour vous instruire est excellente. Vous avez d'abord recherché, sans autre aide que des livres, la situation que la planète que nous habitons occupe dans l'univers et jeté un regard sur les mondes semés dans l'espace illimité. En déchirant la voûte théologique du ciel, vous avez détruit du même coup d'antiques superstitions. Après une année occupée à reconnaître la position réelle de notre monde dans la multitude des mondes, vous avez employé une année à étudier la constitution de la terre.

Vous avez vu la vie sortir comme la Vénus antique de la chaude écume des mers primitives. Elle se manifestait alors par des organismes rudimentaires dont les transformations successives ont abouti à la flore et à la faune actuelles. Vous avez suivi anneau par anneau cette chaîne des êtres qui va des mollusques, des poissons, aux mammifères supérieurs, à l'homme. Là encore vous avez substitué à des conceptions théologiques fondées sur des fables grossières une idée expérimentale des origines humaines. Vous avez considéré les faibles commencements de l'homme et admiré par quels efforts lents et continus notre espèce, si misérable à l'origine, a créé la pensée, les arts, la beauté. Cette vue jetée sur un passé si profond vous a fait mieux comprendre quels travaux il nous reste à accomplir pour sortir tout à fait de la barbarie première et instituer sur la terre, après le règne animal, qui est celui de la guerre, le règne humain, le règne de la justice et de la paix. Vous avez consacré une troisième année à l'étude de l'anatomie. On m'a dit que vous vous étiez intéressés très vivement à cette science des organes et de leurs fonctions. Je n'en suis pas surpris, et j'en suis heureux, car l'ignorance des conditions de la vie organique a produit, dans la suite des âges, des préjugés barbares et des pratiques cruelles qui n'ont point encore entièrement péri.

C'est seulement après ces trois années de recherches méthodiques et suivies que vous avez accueilli des professionnels de l'étude et entendu des conférences sur divers points de science et d'histoire. J'ai assisté à une de ces causeries et j'ai été charmé autant de la façon dont mademoiselle Baertschi vous exposait la Prise de la Bastille que de la façon dont vous l'écoutiez et des judicieuses observations que vous fîtes, selon votre coutume, après l'exposé.

Il convient de vous féliciter, citoyens, de l'énergie avec laquelle vous avez entrepris votre œuvre civilisatrice et de l'esprit d'ordre avec lequel vous l'avez poursuivie. Il faut approuver enfin le soin que vous avez mis à vous prémunir contre les conclusions trop hâtives de vos études et contre les applications forcées de vos premières expériences scientifiques. Vous avez voulu demeurer dans ces régions sereines de la pensée et de la réflexion. C'est la sagesse même. Mais si c'est offenser la science que de la traîner de force dans le domaine agité de l'existence sociale, c'est méconnaître son pouvoir souverain que de ne lui pas demander des règles de la vie et des principes d'action. Considérez, citoyens, que nous vivons en des temps où les conditions sociales sont encore déterminées, dans leur ensemble, par des croyances et des préjugés qui ne sont pas seulement étrangers à la science, mais qui lui sont contraires ; qu'il importe de substituer à l'esprit théologique l'esprit scientifique dans tous les domaines où notre activité s'exerce, et que votre tâche, si généreusement commencée, serait vaine, si vous ne conformiez pas tous vos actes privés ou publics à l'idée que vous vous faites de la nature après l'avoir considérée avec bonne volonté. Prenez garde qu'à l'heure où nous sommes, cette science que vous aimez, et qui vous donne tant de force, est combattue par une innombrable armée d'esprits rétrogrades que commandent des moines fanatiques. Prenez garde que l'esprit théocratique donne ne ce moment un assaut furieux à l'esprit d'examen ; qu'il est temps de veiller à la défense de toutes nos libertés et de la République, qui seule nous les garantit, et que c'est nous, comme dit la Marseillaise, qu'on médite de rendre à l'antique esclavage.

C'est trahir la science que de ne pas en introduire, dès qu'on le peut, les enseignements dans la vie sociale. La science nous apprend à combattre le fanatisme sous toutes ses formes : elle nous apprend à construire nous-mêmes notre idéal de justice sans en emprunter les matériaux à des systèmes erronés ou à des traditions barbares ; elle nous invite enfin à défendre comme le plus cher des biens notre liberté menacée. Vous l'avez trop noblement aimée, citoyens, pour méconnaître sa voix.

Conférences et rencontres

par Hélène Personnaz

Le travail de thèse doctorat en Histoire sur *La politique culturelle du Front populaire français : 1935-1938* a occupé vingt ans de la vie de Pascal Ory. C'est sans doute la raison pour laquelle elle est aussi exhaustive. Pour la soirée du 5 octobre 2017, il en a extrait les propos consacrés au livre et à la lecture. Il a replacé le sujet dans le contexte de la très forte influence du Parti Communiste et de sa politique de "main tendue". Une attitude qui permettait de rallier autour de la cause de "la culture pour tous" de grands noms de la littérature : André Gide, André Chamson, Jean Guéhenno. Le *Congrès international des écrivains pour la défense de la culture* qui s'ouvre en juin 1935 est un moment salué avec enthousiasme. En matière d'édition, c'est le cabinet de Jean Zay qui met en chantier un grand projet sur le droit d'auteur, avec l'introduction de cette particularité française qu'est le droit moral. Très favorable aux auteurs, le projet suscite l'opposition des maisons d'édition. Du côté de la lecture publique, *l'Association pour le développement de la lecture publique* voit le jour sous l'impulsion de Georgette et Éric de Grolier qui élaborent en 1938 un plan d'organisation. Si toutes les idées nées du Front Populaire n'ont pas été réalisées, elles ont été reprises dans d'autres contextes, certaines sous Vichy, mais la plupart par le pouvoir mis en place au lendemain de la guerre.

La soirée s'est poursuivie par une discussion au cours de laquelle Pascal Ory a notamment abordé la question de l'avance des pays nordiques et anglo-saxons dans le domaine de la lecture publique en le mettant en relation avec l'accès direct au livre préconisé par la doctrine protestante.

Le caractère de *Soirée de lecture* a particulièrement été illustré le 9 novembre dernier par Camille Noé Marcoux. Il a mis en lumière l'œuvre de **Louis Agathe Berthaud** (1810-1943), poète romantique, marginal, solidaire des classes opprimées, reconnu par les plus grands de ses contemporains et totalement tombé dans l'oubli. Les textes lus justifient qu'il ait pu figurer dans le Panthéon des poètes les plus connus de son temps.

Le 18 novembre 2017 a été inaugurée la nouvelle formule des *Rencontres de la BAI* qui, un samedi par mois, à partir de 17 heures, permettent à un auteur ou une revue de présenter un travail paru ou à paraître. Les auteurs du numéro de *la revue Romantisme* consacré aux *Bibliothèques* ont ainsi pu donner écho de leurs articles très variés dont on trouvera la liste, accompagnant l'enregistrement de la rencontre, sur notre site.

Place aux sciences, le 23 novembre, avec une conférence d'André Pierre Legrand sur *Pierre Curie*. La carrière scientifique du "mari de Marie Curie" a été gommée par les médias qui ont fait la part la plus belle à son épouse. Grâce à de nombreux documents, l'auditoire a pu comprendre l'importance qu'ont eu l'invention par Pierre Curie de la piézoélectricité et ses recherches sur le magnétisme précédant les travaux du couple sur la radioactivité.

Retour aux lettres, avec le 7 décembre, Claude Schopp rapprochant dans un exposé très argumenté deux écrivains aux tempéraments opposés, *Alfred de Vigny et Alexandre Dumas*. Ces deux hommes qu'auraient pu faire diverger des esthétiques éloignées ou des proximités sentimentales concurrentielles ont entretenu une relation de solidarité toute littéraire, s'appuyant sur les contraintes et bonheurs du travail d'écriture. Avec des témoignages étonnants et émouvants.

Le 16 décembre, c'est en avant-première que Michelle Perrot venait nous présenter son livre, en voie d'achèvement, consacré à *George Sand et Nohant*. Particulièrement sensible aux lieux, ce dont elle témoigne d'ailleurs en portant une affection particulière à notre bibliothèque du 54 rue de Turenne, Michelle Perrot a choisi de placer George Sand dans l'éclairage de cette maison du Berry. Trois grands chapitres : les lieux, les gens, le temps. C'est avec la vivacité et la verve qu'on lui connaît que l'historienne des femmes retrace une vie tout à la fois agitée, studieuse, amicale, amoureuse et conflictuelle. Ses sources ? Des registres, des notes quotidiennes, des factures, des lettres, des quantités de lettres... Une mise en appétit qui laisse attendre avec impatience la sortie de l'ouvrage sur cette femme dont les livres sont particulièrement nombreux dans le fonds de la *BAI*.

L'année 2018 a été brillamment inaugurée, le 11 janvier, par une conférence consacrée à *Jules Vallès*. Cécile Robelin s'est attachée à faire comprendre comment le premier roman de la trilogie *L'Enfant, Le Bachelier et L'Insurgé*, donne à sentir les ferments de ce qui construira une personnalité de révolté, d'homme engagé. Les émotions de l'enfance face à l'autorité familiale brutale et à une école répressive sont explorées avec finesse et sans escamoter les contradictions. Une magistrale invitation à lire ou à relire Jules Vallès.

Le 20 janvier 2018, c'est encore selon la formule des *Rencontres* du samedi que Jean-Baptiste Para et Alexis Buffet venaient dialoguer autour de la personnalité de *Jean Cassou*. Romancier, poète, spécialiste en histoire de l'art, responsable du Musée d'Art Moderne et grand résistant, toutes ces qualités justifiaient qu'un dossier lui soit consacré par la Revue Europe. Le fait qu'il ait été rédacteur en chef de cette même revue, de 1936 à 1939, renforçait ce choix. Le parcours biographique, artistique et militant de Jean Cassou a donc été l'occasion à la fois de la découverte d'un homme et de celle d'une revue qui, fondée par Romain Rolland, compte

aujourd'hui encore parmi les plus importantes pour la littérature mondiale. Le tout sur fond d'histoire ponctué par les lendemains de la guerre de 14, le Front populaire, le pacte germano-soviétique, la seconde guerre mondiale et la guerre froide. L'absence de clichés, la volonté d'exposer les positions de l'homme et de l'artiste dans toute leur complexité et sans anachronisme ont été l'un des intérêts majeurs de cette après-midi de haut vol.

Un extrait du livre de Jean Cassou *Les Massacres de Paris* a servi d'introduction à *La Nuit de lecture*. Dans le cadre de la *BAI*, des pages reprenant des entretiens réalisés à la fin du XIX^e siècle avec des acteurs ou témoins de la Commune dans la *Revue Blanche*, ont été lues à plusieurs voix. D'autres textes ont complété la soirée.

Matinées espagnoles, Nouvelle revue internationale, pour la soirée du 15 février dernier, Françoise Vaysse avait choisi cet intitulé et ménagé et préservé l'anonymat de la femme qui dirigeait ces titres de presse. Car le Baron Stock était une femme. Déclinant ses multiples pseudonymes, la petite-fille de Lucien Bonaparte est férue de journalisme. Son parcours singulier, cosmopolite lui fait envisager l'information artistique et même politique à partir de cette position insolite et vagabonde. Sa *Nouvelle revue internationale et européenne*, qui parut pendant presque vingt ans en témoigne, avec ses richesses et ses contradictions.

Quelques outils de recherche

par Louise Oudin

Deux de nos sociétaires, et pas des moindres puisqu'il s'agit de notre président et de notre secrétaire général, me demandent quels sont mes outils de recherche. C'est bien volontiers que je les communique, en prenant pour exemple une recherche sur deux membres de l'organigramme de la BAI III à "l'époque de Pauline Weiler".

Michel Blanc nous a présenté dans son article un certain Lorthioy, bibliothécaire, pilier de la construction du catalogue de 1920. Sur la présentation de ce catalogue sur le site de la BAI, l'on apprend qu'il est correcteur à l'Imprimerie Nationale et que son prénom commence par R. Il faut dire que son patronyme le prédestine à la correction d'imprimerie ! Il est fort probable que ses promotions successives figurent au *Journal officiel* dont les archives sont accessibles sur *Gallica*. Effectivement, nous trouvons dans le *JO* du 10-8-1919 un Rémy-Laurent-Joseph Lorthioy, lecteur d'épreuves principal nommé correcteur ordinaire ; dans le *JO* du 25-12-1926 il passe de correcteur de 3^{ème} classe à correcteur principal de 5^{ème} classe. Nous trouvons aussi que Rémy Lorthioy est nommé officier de l'Instruction publique pour services rendus aux œuvres d'instruction populaire (*JO* du 19-2-1933).

Munis de son nom et du prénom Rémy, un petit tour sur *Geneanet* ne nous permet pas de trouver sa généalogie. Cependant, le lien avec les "six résultats de la bibliothèque du site" apporte deux informations :

- son lieu et sa date de naissance : le 23-1-1875 à Saint-Omer (Pas-de-Calais), dans le Mémorial Artésien du 27-1-1875 (on ne se refuse rien !)

En allant sur les Archives départementales du 62, on trouve l'acte de naissance ; le père est agent de police. Dans la marge figurent :

- Son mariage le 30-7-1904 à Paris III^{ème}. Il habite alors 21 rue du Cardinal Lemoine, il est correcteur d'imprimerie. Il épouse Mathilde Félicie Allain, née à Paris III^e le 9-8-1878. Elle habite rue Villehardouin (Paris III^e), elle est couturière.

- Son décès à Paris XII^{ème} le 29-9-1945. L'acte de décès sur AD 75 nous apprend qu'il habite alors dans l'Aisne.
- Sa nomination à la Légion d'honneur au grade de chevalier par le ministère des Finances, publiée le 13-1-1935 dans le *Journal des débats politiques et littéraires* (Rémy Lorthioy est omis sur la base Léonore).

Michel Blanc évoque un deuxième personnage : monsieur Brancq ! Comme pour Lorthioy, nous avons la chance que ce ne soit pas un patronyme courant. Nous pouvons tenter notre chance sur le site *Retronews* de presse ancienne. En cherchant le patronyme *Brancq* sur Paris, sont sélectionnés 12 résultats.

Nous retenons l'hypothèse du monsieur Brancq, président du Comité d'union socialiste, organisant une réunion rue de Bretagne (Paris III^{ème}) dans *Le Rappel* du 2-6-1904 et membre du patronage laïque du III^{ème} dans *Le Petit Journal* du 27-11-1905.

Il y a une forte probabilité de le trouver dans le *JO*, récompensé pour ses activités, ainsi que dans le *Bulletin municipal*.

Dans le *JO* on le retrouve effectivement le 15-8-1909 : Émile-Marie Brancq, administrateur de la soupe populaire et secrétaire du patronage laïque du III^{ème}, "Organisation de conférences agricoles et de promenades pratiques". Dans le *BMO* du 7-4-1911 on apprend qu'il est vice-président de la Société des bijoutiers en acier de Paris et dans le *BMO* du 29-4-1911 qu'il est sertisseur, 32 rue Pastourelle. En retournant sur *Retronews*, on trouve dans *La Croix* du 18-10-1907 qu'il a des ennuis avec des grévistes (privilège de patron)

En cherchant sur *Geneanet* on apprend qu'il est né le 14-4-1867 à Paris III^{ème} et qu'il s'est marié le 26-9-1891 à Paris III^{ème}. Son père né à Paris III^{ème} est sertisseur et sa mère polisseuse d'or. Enfin en interrogeant les trois auteurs des généalogies, on retrouverait peut-être des descendants.

L'exercice n'est jamais terminé et en tirant le fil nous pourrions découvrir d'autres éléments. Il y a bien sûr des possibilités d'erreur mais pour feu ces deux sociétaires de la BAI III, il sera facile de trouver dans les archives leurs prénoms.

Renaud Gagneux, compositeur, carillonneur et découvreur de Paris



On lira que Renaud Gagneux, compositeur français, auteur d'ouvrages sur la Bièvre et les enceintes parisiennes, est né en 1947 et mort le mercredi 24 janvier 2018. Pour une fois, les sèches notices laisseront soupçonner une personnalité étonnante. Musicien ou historien ? Les deux successivement, avec cette même obsession de la justesse, du détail et de la construction. Un parcours qui, sous des apparences de tocodes successives, creuse chaque question jusqu'à plus soif. Le jeune homme doué a, en un rien de temps et pour toujours, absorbé les écritures classiques. Il a intégré John Cage et Steve Reich, fréquenté Stockhausen et le Groupe de Recherche Musicale de Radio France. À un catalogue de ses œuvres on peut préférer des éclats épars, semblables à ces pyrotechnies de Pierre Alain Hubert qu'il avait mises en musique, pour un concert spectacle en hommage au peintre Georges Rohner, devant l'église Saint-Germain l'Auxerrois, depuis le carillon de la Mairie voisine dont il était titulaire. Des quatuors dont les

partitions ressemblent étrangement aux graphies de Mahjoub Ben Bella qu'il appréciait. Un Requiem, l'opéra *Orphée et l'Ombre du souvenir*. Des haïkus pour piano, témoins d'une passion pour le Japon. La musique de l'Encyclopédie du cinéma de Claude-Jean Philippe, réalisée pour la télévision. Un premier concerto pour violoncelle créé par Rostropovitch.

Vint, à la fin des années 1990, une remise en question, troublante, crue et sereine sur ses rapports avec la musique. En sous-sol, le tuilage, comme on dit de deux motifs sonores qui glissent l'un sur l'autre pour se remplacer, s'était opéré. Dans les caves, les carrières, les égouts, cet amoureux de sa ville était parti, bottes aux pieds et bagage historique en tête, à la recherche du *Paris souterrain*. Co-auteur en 2001 de l'*Atlas* portant ce nom chez Parigramme, il allait y publier en 2002, avec Jean Anckaert et Gérard Conte, *Sur les traces de la Bièvre parisienne* et, en 2004, avec Denis Prouvost et le photographe Emmanuel Gaffard, *Sur les traces des enceintes de Paris*. Il entraînait volontiers à sa suite des amis et des inconnus à la découverte de ces indices qui, faute même de vestiges, lui permettaient de déchiffrer l'existence abolie d'un mur ou d'un filet d'eau.

Renaud Gagneux était venu une première fois à la BAI en novembre 2015 pour une conférence sur *Les traces du rempart de Philippe-Auguste sur la rive droite de Paris*. Il était revenu en janvier 2017 pour une conférence sur *la Bièvre parisienne*. On peut la retrouver sur notre site sous une forme qui a permis d'intégrer les documents iconographiques très nombreux qui l'illustraient. Il se promettait, et nous nous en réjouissions à l'avance, de compléter pour nous le tour de la muraille de Philippe Auguste mais la maladie ne le lui a pas permis.

France Musique avait invité en mai 2017, pour ses 70 ans, Renaud Gagneux, qui avait collaboré à la chaîne. Les propos qu'il tenait au micro d'Arnaud Merlin donnent une idée très juste de son indépendance de pensée et de sa belle indifférence, rare et sans affectation, à l'égard des lois et connivences des cercles influents.

Hélène Jarry-Personnaz

Une large partie de cet article a été publiée dans le quotidien L'Humanité du 26 janvier 2018.